NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

66 Nº 3 1939

# Enseignement moderne de la religion et vie surnaturelle

G. DELCUVE (s.j.)

p. 281 - 308

https://www.nrt.be/fr/articles/enseignement-moderne-de-la-religion-et-vie-surnaturelle-2990

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

# ENSEIGNEMENT MODERNE DE LA RELIGION ET VIE SURNATURELLE.

Découvrir en nos jeunes auditeurs des *tendances* en éveil devant lesquelles la religion se présenterait comme un objet digne d'*intérêt*, et puis, rechercher une *manière de proposer* cet objet telle qu'il apparaisse, d'emblée et efficacement, sous l'aspect de valeur désirée, ce fut le but des deux articles précédents (1). Il nous faut voir à présent en ce dernier article, d'une part, comment ces tendances se trouvent « récapitulées » dans le domaine surnaturel où elles apparaissent branchées sur un dynamisme foncier que la grâce dote d'une efficacité splendide et, d'autre part, comment les méthodes psychologiques y sont, à leur tour, traversées par un courant divin. Aucun heurt dans le développement des âmes, mais entre la vraie pédagogie naturelle et la formation surnaturelle : des analogies, des affinités et une harmonie merveilleuses.

## I. LES « INTÉRÊTS » NATURELS ET LE DYNAMISME SURNATUREL.

Chez l'homme, nous le savons, tous les désirs particuliers sourdent d'un élan naturel et incoercible vers le bonheur. A un examen attentif, cet appétit premier se révèle une tendance vers Dieu à laquelle la grâce donne une force nouvelle. Le baptême a, en effet, introduit dans l'âme un principe de vie qui, de soi, doit transformer la créature à l'image du Fils unique : *praedestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.* VIII, 29) et la rendre capable de voir Dieu.

Ce dynamisme surnaturalisé trouve, dans l'âme, des tendances qui l'entraînent vers le mal ; il ne les supprime pas ; il faudra donc qu'il réduise peu à peu la résistance, sous peine d'être supplanté. Il s'y rencontre aussi avec les « intérêts » familiaux, sociaux, professionnels... (étudiés dans le premier article) qui, légitimes à leur place, risquent sous l'action de l'amour-propre de devenir exclusifs ou tout au moins de distraire des forces. Ces intérêts, il n'est pas question de les supprimer. Il faudra seulement, si on ne veut entretenir la division et la stérilité dans l'âme, les unifier sous et dans le dynamisme surnaturel. Or, dans ce drame intime et parfois

(1) Voir *Nouvelle Revue Théologique*, décembre 1938, p. 1117 et janvier 1939, p. 34.

poignant de conquête de soi et d'unification intérieure, le professeur de religion a un rôle important à jouer.

Depuis la guerre surtout, les catéchètes ont rappelé avec insistance l'existence du dynamisme surnaturel et l'action plus universelle encore du Maître intérieur. Car si la grâce du baptême a été perdue ou n'a jamais été reçue, des inspirations de l'Esprit-Saint tendent à ramener ou à acheminer l'homme vers Celui qui, seul, est la Voie, la Vérité et la Vie. Pour ne pas entrer dans de multiples distinctions, nous nous en tiendrons de préférence au cas d'auditeurs baptisés et en état de grâce. La remarque qui vient d'être faite au sujet des autres dit assez que, toujours, nous pouvons compter sur une aide divine.

Quelles sont les attitudes que ce fait capital dicte aux catéchistes et aux professeurs de religion ?

1. Tout d'abord, *il faut y croire.* Ce qui facilite le succès des propagandes raciste et communiste, c'est que toutes deux comptent sur des connivences intimes des auditeurs : tendances micharnelles, mi-spirituelles qui lient l'homme à sa race, ou appétit d'un bonheur terrestre. Si, en présence de ces adversaires qui ont des intelligences dans la place, nous ne voulons pas sombrer dans le pessimisme, il nous faut, aujourd'hui plus que jamais, prendre conscience de ce que, dans la même place, nous avons, nous aussi, une intelligence, l'Esprit-Saint, *dulcis hospes animae.* Nos élèves « sont, mais en termes de vie, de croissance et de grâce, ce qu'il faut leur expliquer en termes de spéculation, d'explications progressives et de dogmes. Ce qu'ils sont ainsi de par le Christ va rendre témoignage à ce qu'on leur dit au nom du Christ » (2).

En ce qui concerne les *enfants,* cette collaboration de Dieu est souvent visible. « Je sais qu'on peut dépasser la limite ordinaire des paroles humaines quand on parle de Dieu à ces petites âmes de baptisés », écrit Berthe Bernage (3). Qu'on n'aille pas croire que c'est là uniquement le résultat d'une éducation privilégiée. M^elle^ d'Aubigny témoigne que la capacité

(2) E. Mersch, *Le professeur de religion.* Sa vie intérieure et son enseignement, dans *Compte rendu du III^e^ Congrès international de l'enseignement secondaire catholique,* pp. 130-144 (Bruxelles, Van Muysewinkel) ; tiré à part, p. 8.

(3) B. Bernage, *Brigitte Maman,* Paris, Gauthier-Languereau, 1931, p. 293.

du « divin » dans les âmes d'enfants frustes et arriérés est plus grande qu'on ne le croirait (4). De son côté, le P. La Farge nous fait part de son expérience de missionnaire et d'apôtre des Nègres d'Amérique. Des enfants noirs, à peine dégrossis, manifestent une telle piété, spécialement devant la sainte Eucharistie, qu'on est tenté de parler d'oraison de quiétude. Que ces âmes toutes fraîches soient, pour ainsi dire, naturellement préparées à des visites très intimes de Dieu, des théologiens éminents l'ont reconnu et expliqué. Parlant des peines qu'endurent les mystiques dans la naissance laborieuse de la contemplation, le P. de la Taille déclare :« Il est à remarquer que cette souffrance du début est épargnée aux enfants, quand Dieu les prévient de la grâce contemplative ; parce que, fraîche et toute neuve, leur âme n'a pas encore d'habitudes contractées, qui lient l'exercice des dons et gênent la lumière de foi » (5).

Chez les *adolescents*, l'action de Dieu n'est pas moins réelle, encore qu'elle semble contrecarrée par les transformations naturelles et se remarque moins, à mesure que grandit la réserve. Car si la croissance risque d'étouffer la vie spirituelle, l'instabilité de l'équilibre psychologique à cet âge est, par ailleurs, un des facteurs dont la Providence se sert parfois pour changer le cours d'une vie. Les psychologues ont remarqué que, sans être toujours de longue durée, les « conversions » d'adolescents ne sont point rares. Des biographies de grands hommes et de saints donnent lieu à la même constatation. De plus, l'adolescent, plus que l'enfant, ressent la nécessité d'un secours de Dieu pour triompher des luttes et pour marcher à son idéal. Cette conscience est comme un nouvel appel providentiel. Il n'est point rare non plus que l'action de Dieu n'exploite le désir d'amitié, si vivement ressenti durant cette période, et ne sollicite suavement l'âme à accepter l'amitié de Jésus-Christ (6).

Bref, qu'il s'agisse d'enfants ou d'adolescents, notre foi en l'action divine qui s'adapte au développement psychologique, reçoit souvent une confirmation expérimentale.

(4) Voir M.-M. d'Aubigny, *Formation chrétienne de « mes tout-petits »*, Paris, Tolra, 1933.

(5) M. de la Taille, *L'oraison contemplative*, dans *Recherches de science religieuse*, IX (1919), p. 283.

(6) Voir le beau livre de G. Lebacqz, dans *Museum Lessianum*, Bruxelles, Edition Universelle.

Cette foi en la présence de la Sainte Trinité, en l'action transformante de Dieu, le professeur de religion fera tout pour la communiquer à ses auditeurs. Car c'est pour beaucoup de chrétiens un stimulant puissant, de penser à la source de lumière, de force et de consolation qu'ils portent en eux et à leur dignité d'enfants de Dieu. « A tous ceux que le baptême a rendus participants de cette vie nouvelle, écrit le P. de Grandmaison, on peut donc répéter avec confiance la parole du vieil apôtre : « Vous, mes petits enfants, vous êtes de Dieu, et vous les avez vaincus [ces esprits du mal], parce que Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde » (7). Les occasions de mettre cette vérité en une spéciale lumière ne manquent point : exposé du mystère de la Trinité, explication du baptême, liturgie du carême dominée par l'idée de ce sacrement, temps de la Pentecôte...

2. Croire à l'action persuasive du Maître intérieur et désirer sa collaboration dans l'enseignement religieux, c'est tout un. Aussi le professeur, animé de cette foi, mettra-t-il tout en œuvre pour *protéger* le dynamisme surnaturel contre ce qui pourrait le détruire ou entretenir la division dans l'âme. Car, en vérité, nous l'avons dit, il est menacé.

Il l'est d'abord par le *péché*. Or, entre deux adolescents qui étudient la religion, l'un en état de grâce, l'autre dans le vice, il y a une différence sur laquelle on n'a peut-être pas assez insisté. « La foi, écrit le P. de la Taille, n'est unie à Dieu dans la communauté d'une même vie que si elle est suspendue à Dieu par la charité : alors seulement elle regarde Dieu comme étant effectivement quant à nous ce qu'il doit être : un autre nous-même, et plus que nous-mêmes. Alors seulement c'est un regard d'amitié sur l'ami. D'ici-là c'est un regard sur Celui qui veut être notre ami, mais non pas un regard d'amitié » (8). Avec discrétion, le professeur fera tout pour que ses élèves contemplent le Christ d'un regard d'ami. Sans tomber dans le sermon, il ne craindra point de donner une sorte de propédeutique dont les modèles ne manquent pas. Tel celui que nous offre le premier manuel d'une excellente série. L'auteur

(7) L. de Grandmaison, *La crise de la foi chez les jeunes*, dans *Etudes*, t. 180, p. 419.
(8) M. de la Taille, *loc. laud.*, p. 279.

rappelle brièvement dans l'introduction les dispositions d'âme qui, seules, rendent possibles une compréhension parfaite de la religion : « amour passionné de la vérité, prière ardente pour obtenir la sagesse, pureté morale, respect pour les vérités les plus élevées du patrimoine spirituel de l'humanité » (9). Mais, avec l'idéal, l'éducateur montrera toujours les forces qui permettent de l'atteindre.

Parce que le péché n'est pas le seul ennemi, la diligence du maître s'étendra *plus loin*. Il veillera à protéger cet élan vers Dieu contre tout ce qui pourrait le retarder ou lui soustraire des forces. Il tâchera d'ouvrir largement les âmes à la lumière. Or, « la lumière de foi, dit encore le P. de la Taille, bien que résidant dans l'esprit, n'est point entrée en l'homme par l'esprit mais par le cœur : là est sa porte d'entrée ; là est le passage par où Dieu la répand, plus ou moins abondante, plus ou moins vive, selon que l'amour est lui-même vivant en nous, par-dessus toute autre affection, ou au contraire que l'amour-propre domine l'amour de Dieu et l'opprime » (10).

Tout ce donc qui mortifiera la sensualité, l'amour-propre, le moi vaniteux et orgueilleux, et fera de nos jeunes « des cœurs magnifiques à se donner, tendres à la compassion, fidèles et généreux », tout cela développera en eux les dispositions les plus favorables à l'*instruction* religieuse. Chez les *enfants*, la Croisade eucharistique, menée virilement, crée l'atmosphère de générosité dans laquelle l'enseignement devient naturellement « lumière et chaleur », « esprit et vie ». Chez les *adolescents* qu'il faut préserver de l'enlisement et de la sécheresse d'âme due à l'ambition, une conférence de saint Vincent-de-Paul, sous une forme un peu modernisée peut-être, un cercle missionnaire, des conférences données par ceux qui, avec tact, peuvent découvrir aux adolescents la misère physique, morale, spirituelle d'une portion de l'humanité, des causeries d'hommes de métier qui ont conçu leur carrière comme une vocation apostolique et savent, en même temps, sans particularisme, la situer dans le contexte de toute la vie sociale : autant d'industries qui garderont l'âme ouverte à toutes les valeurs.

C'est au directeur de conscience plus encore qu'au professeur

(9) M. Langhammer, *Die Wahrheit*, Vienne, Tyrolia-Verlag, 1933, p. 11.
(10) M. de la Taille, *loc. cit.*, p. 279.

qu'il appartient de rendre cette ascèse plus précise et plus effective. Tous deux formeront les âmes au sacrifice et, au jeune homme visité par la maladie, les revers de fortune, les peines de cœur, ils révéleront le rôle libérateur que peut jouer, dans la lutte contre l'amour-propre, la *souffrance* qui est en nous l'empreinte d'un autre que nous et « nous détrompe de vouloir le moins pour nous porter à vouloir le plus ». Comme l'a bien dit M. Blondel, « le sens de la douleur, c'est de nous révéler ce qui échappe à la connaissance et à la volonté égoïste ; c'est d'être la voie de l'amour effectif, parce qu'elle nous déprend de nous, pour nous donner autrui et pour nous solliciter à nous donner à autrui » (11).

On pourrait s'en tenir à ces généralités sur la protection dont il faut entourer le dynamisme surnaturel, si les circonstances actuelles n'attiraient pas notre attention sur *deux agents* qui menacent de capter les énergies spirituelles de nos jeunes au détriment de leur développement religieux. Le lecteur songe spontanément au *racisme* et au *communisme*.

Demeurant sur le terrain religieux, nous voudrions insister sur le fait que le racisme — avec lequel se confond souvent aujourd'hui le nationalisme — renouvelle dans certains pays et tend à renouveler dans d'autres l'*erreur moderniste* sous une forme populaire. Il suffira pour s'en convaincre d'entendre un des théoriciens les plus écoutés du racisme contemporain : Alfred Rosenberg (12).

Comme plusieurs modernistes du début du siècle, Rosenberg élabore son système à partir d'une réaction outrée contre le rationalisme du dix-neuvième siècle. A la dialectique ancienne qui, par voie d'analyse, prétendait mener à une *vérité objective et éternelle*, il substitue un processus vital et complexe de l'intelligence, des sens et de la volonté, qui met en valeur la *vérité organique*. Celle-ci est donnée dans la structure (*Gestalt*) qu'est l'organisme, « dans la finalité interne de son développement intérieur et extérieur », « dans le dynamisme des puissances de son âme et de son esprit » (p. 683). Ce contenu vital s'est objectivé autrefois d'une façon très rudimentaire dans le *mythe*

(11) M. Blondel, *L'action*, 1e éd., Paris, Alcan, 1893, p. 381.

(12) A. Rosenberg, *Der Mythus des 20. Jahrhunderts*, 13-16. Auflage, Munich, Hohenzeichen-Verlag, 1933. Les références sont données à cette édition.

primitif ; il continue de s'exprimer au cours des siècles dans la critique de la connaissance, dans l'art, dans la morale et les formes religieuses. Ces trois expressions partielles de la vérité totale, « si elles sont génuines, se trouvent au service de la vérité organique, c'est-à-dire, au service d'une nationalité unie par les liens de la race » (p. 684). De là, deux conséquences. « Leur *critère décisif*, toutes trois le trouvent en ceci : oui ou non, font-elles grandir la structure et la valeur interne de ce groupe racique, le développent-elles selon sa finalité interne, lui donnent-elles une structure (*Gestalt*) plus vigoureuse ? » (p. 684). Et Rosenberg de reprendre à son compte le mot de Goethe : « Seul est vrai ce qui est fécond » (p. 685). En second lieu, « le savoir suprême d'une race (l'ensemble des vérités qu'elle peut atteindre) est déjà contenu dans son premier mythe religieux » (p. 684). Tout ce qui donc dans l'ordre du *savoir* ou de l'*action* apparaîtra étranger au noyau racique sera rejeté comme *inconnaissable* par définition — ainsi en est-il des dogmes romains (p. 174) — ou comme *destructeur de la race*. Ce dernier cas se vérifie au sujet de la bienfaisance, de la miséricorde et de la pitié, du moins en tant qu'elles s'étendent sans distinction à tout être miséreux. Ces sentiments amollissent l'âme germanique et la contaminent : apport étranger, « cadeau de l'Eglise catholique aux malheureux, aux pécheurs » (p. 169). Les événements ont montré récemment que ces convictions savaient au besoin se traduire en actions.

On voit comment la race prétend devenir un tout qui se suffit à lui-même. Car c'est bien à une sorte de *panthéisme* que mène ce culte. Il suffit pour s'en rendre compte d'examiner ce que Rosenberg entend par « honneur », cette attitude d'âme dans laquelle il voit l'*élément spécifique* de la race germanique, le noyau racique. Selon lui, l'honneur est une prise de conscience de soi en tant que membre de la race, suivie d'une intense activité interne (*Mystik*) qui rejaillit en action (*Tat*). L'honneur est créateur de personnalités (p. 221). Mais, en même temps, puisque la personnalité n'est qu'un moment du développement racique, il est l'appel, l'étreinte du dieu racique (p. 243) qui s'unit à l'âme jusqu'à s'identifier avec elle, et se réalise dans l'emprise même qu'il exerce sur l'individu. Plus la personnalité est forte, plus elle approche du type de la race, plus elle manifeste le dieu racique.

Sans toujours aller jusqu'à cette extrémité, c'est cependant dans cette direction que s'échelonnent les racismes modernes. Et l'on comprend le danger qu'ils présentent. Car — à supposer même qu'ils n'érigent point la conduite en maxime — ils épuisent facilement au service exclusif de la race les ressources du cœur humain et ils rendent l'homme moins attentif, voire même hostile à la visite du Dieu transcendant. Rosenberg est parfaitement logique avec lui-même quand il regarde comme des dissolvants de l'âme germanique, d'une part, l'amour universel du catholique et, d'autre part, l'humilité chrétienne qui prépare l'âme au don gracieux de Dieu.

L'autre agent qui menace aujourd'hui d'étouffer les aspirations de la jeunesse n'est autre que le *communisme.* Tout compte fait, il est moins perfide que le racisme parce qu'il est ennemi déclaré, parce que, de plus, il ne substitue point au catholicisme une sorte de culte élémentaire, tel celui qui, dans le III[e] Reich, compte des cérémonies quasi-religieuses, à l'occasion du mariage. Mais parce qu'il exalte la matière, il détourne l'intérêt du spirituel et, à fortiori, du surnaturel. Il importe donc, dans la classe ouvrière surtout, d'insister sur la spiritualité de Dieu et de l'âme, sur le côté spirituel de certaines valeurs telles que le mariage. Mais toujours on évitera de se perdre dans les abstractions et on restera en contact avec l'expérience de l'auditeur. Est-il besoin d'ajouter que le rôle de l'ascèse chrétienne grandit dans une telle ambiance ?

Cette campagne en faveur de l'*esprit* est nécessaire, parce que racisme et communisme ne l'estiment pas à sa vraie valeur, parce qu'aussi la réaction contre le rationalisme tend à entraîner trop loin d'autres éducateurs. Il semble qu'à cette époque qu'on a appelée un nouveau moyen âge, l'Eglise, accusée d'incompréhension par le monde moderne, va silencieusement reprendre son grand rôle de protectrice non seulement du trésor religieux mais aussi du patrimoine intellectuel de l'humanité. En fils éclairés, les éducateurs catholiques la suivront, évitant les excès du modernisme comme ceux du rationalisme et gardant l'âme des enfants ouverte au spirituel et à Dieu.

3. Il faut écarter tous les facteurs de division ; il faut aussi *fortifier positivement* le dynamisme spirituel de façon qu'il triomphe de toutes les compétitions et *unifie* toutes les puis-

sances de l'âme sous sa direction. C'est d'autant plus nécessaire qu'il est impossible de soustraire totalement l'enfant à l'ambiance matérialiste de notre monde.

Un éducateur qui veut pouvoir compter durant ses leçons sur la présence d'un allié puissant dans l'âme de ses jeunes auditeurs jugera donc de bonne tactique de veiller au développement de leur dynamisme surnaturel, dans une *union de plus en plus intime avec Dieu.* Ce n'est point le moindre mérite de la catéchèse d'après-guerre d'avoir souligné l'importance de la *prière* dans la formation religieuse. De là, l'introduction de courtes méditations dans la leçon même de religion des classes primaires. De là, la publication en divers pays de livrets remarquablement adaptés qui apprennent à l'enfant à prier. Parmi les adolescents, rares ne sont point ceux qui désirent être initiés à une prière personnelle. A preuve, le succès qu'ont rencontré les méditations de Jean le Presbytre, du P. Goossens, de l'abbé Honoré. Est-il interdit de souhaiter que les auteurs de manuels composent, en connexion avec leurs ouvrages scolaires, des petits carnets de méditations, d'un tour jeune et bien moderne, grâce auxquels l'enseignement se prolongerait sans peine dans la spiritualité des élèves avides de vie intérieure ?

Plus efficacement encore que la prière, l'*Eucharistie* favorise l'union divine tandis que la *Confirmation* rend l'âme plus docile à l'action de l'Esprit-Saint. Aussi le P. de la Taille, après avoir rappelé que l'âme de l'enfant n'a pas encore d'habitudes contractées qui lient l'exercice des dons et gênent la lumière de foi, tire-t-il ces conséquences : « C'est pourquoi il est important que les enfants reçoivent le Saint-Esprit quand ils peuvent le mieux profiter de ses dons, c'est-à-dire lorsqu'ils arrivent à l'âge de la connaissance de Dieu ; et de même il importe qu'ils reçoivent l'Eucharistie au même âge, parce que l'Eucharistie est en propre le sacrement de la charité, et que la charité, ainsi qu'il a été dit, est l'initiatrice de la contemplation » (13). Avec le P. Gatterer (14), on ne saurait trop regretter — surtout dans les circonstances actuelles — que, dans bon nombre de diocèses allemands, l'enfant ne reçoive pas la communion avant l'âge de neuf ans.

(13) M. de la Taille, *loc. laud.*, p. 283.
(14) M. Gatterer, *Katechetik*, Innsbruck, Rauch, 1931, p. 167.

A la pratique ascétique graduée suivant l'âge, viendront ainsi s'ajouter comme facteurs plus positifs : la prière et les sacrements dont un des effets est précisément de remédier à la division introduite par la péché. Peu à peu, une vie chrétienne plus personnelle s'organisera avec des *habitudes* de vertu. Sur l'importance de ce dernier résultat que le P. Lindworsky semble méconnaître un peu, on est heureux d'invoquer une fois de plus l'autorité du P. de Grandmaison. « Avec la force considérable du parti pris, de l'habitude délibérément contractée, une telle pratique assure par surcroît la présence ordinaire des dispositions qui fourniront à l'étude féconde du problème religieux l'atmosphère la plus désirable : droiture, innocence, simplicité de cœur. Bien plus, en pénétrant de la vertu de foi jusqu'aux inclinations naturelles, et en les imprégnant peu à peu, elle crée, de la religion ainsi vécue, cette connaissance sympathique qui s'exerce, comme le dit saint Thomas, spontanément, et guide l'esprit à la façon d'un instinct, sans discours mais très certainement. Il est à peine besoin de noter quel puissant appoint une telle connaissance apporte aux raisons de croire étudiées par voie conceptuelle, quelle barrière elle oppose à l'envahissement sournois des doutes » (15).

Nous n'insistons pas ici sur un *autre moyen* de réduire la multiplicité de l'activité sous une unité supérieure. Nous trouverons, dans le prolongement de l'Incarnation, des *méthodes* qui, proposant les vérités religieuses comme des valeurs, jouent précisément un rôle unificateur.

4. Plus délicate parce qu'elle exige un sens d'adaptation plus affiné est une autre tâche qui incombe à l'éducateur, celle de *reconnaître et de faire prévaloir la direction* que doit prendre le dynamisme surnaturel chez ses auditeurs. Sans doute, la direction foncière est la même chez tous : *praedestinavit conformes fieri imaginis Filii sui,* lisions-nous dans l'épître aux Romains. Mais, si le Christ total n'est point fait d'éléments hétérogènes, il admet pourtant la variété. Dans la grande famille chrétienne, tous les enfants chantent, à la louange du Père, un cantique *filial,* mais chaque cantique reflète l'âme d'un chacun et ne peut être chanté que par lui.

(15) L. de Grandmaison, *loc. laud.,* pp. 274 et 275.

Seul un directeur de conscience pourra préparer individuellement chaque âme à la fonction que la Providence lui assigne *in aedificationem totius corporis.* Aussi est-ce avec raison que le vénéré M. Poppe et le P. Charmot ont insisté sur l'importance de la direction spirituelle dans l'éducation (16). On ne forme point des âmes en série. Malgré tout, le professeur de religion peut pousser déjà assez loin cette spécialisation.

Dans ce travail, il devra toujours avoir devant les yeux deux choses : la perfection qui convient au stade de formation atteint *présentement* par ses auditeurs et le genre de perfection qu'ils devront poursuivre — à en juger par les indications actuelles de la Providence — au cours de *leur développement ultérieur* et à *l'âge d'adulte.*

Il n'est pas rare qu'un des deux éléments soit négligé. On ne tient pas compte du premier et on prêche aux enfants une sainteté qui n'est pas de leur âge. Ce défaut, il est vrai, est moins fréquent aujourd'hui. Depuis le décret de Pie X sur la communion précoce, nous avons assisté à la réalisation de la prédiction du grand pape : « il y aura des saints parmi les enfants ». De la sorte, nous avons pu observer à loisir ce qu'est la sainteté d'un enfant et nous avons compris que la perfection d'une fleur ne devait point être celle d'un fruit.

Perdre de vue l'autre élément mène aussi à de déplorables résultats. On fait tout pour que les enfants et les adolescents pratiquent la religion comme il convient à leur âge et, à cette fin, on multiplie exhortations et moyens de préservation, industries qui ne doivent pas être négligées. Mais on n'est point assez préoccupé de rendre plus vigoureux le dynamisme personnel ; on ne veille pas assez à ce que le Christ gagne dans l'âme une taille d'adulte. Une pareille tactique, dangereuse en tout temps, l'est surtout à notre époque où l'atmosphère générale est païenne. L'organisme trop délicat, élevé dans un milieu artificiel, n'y résistera point. C'est un peu l'histoire des innombrables désertions de jeunes gens qui ont étudié six à douze ans dans des écoles catholiques.

Comment le professeur parviendra-t-il à donner un cours à la fois adapté et riche d'idées-forces pour l'avenir ?

(16) Voir : E. Poppe, *La direction spirituelle des enfants,* Averbode, Croisade Eucharistique, 1936. — F. Charmot, S. I., *L'âme de l'éducation, la direction spirituelle,* 2e éd., Paris, Spes, 1934.

C'est en restant toujours en contact avec la richesse actuelle d'expérience des élèves, qu'elle soit acquise dans le domaine de l'amour, de la vie morale, de la nature ou de la surnature, c'est aussi en présentant les valeurs religieuses de la *manière* qui les rend le plus accessibles aux auditeurs de ce degré, qu'on les mènera le plus sûrement, avec la grâce de Dieu, à la sainteté *propre à leur âge.*

D'autre part, comment acheminer dès maintenant cette jeunesse vers sa sainteté d'adulte ? Le professeur devra, croyons-nous, partir d'une vue de foi qui l'habituera à voir, dans *les objets qui intéressent légitimement* l'élève, des *indications de la Providence.* Suivant les leçons de la pédagogie naturelle, nous cherchâmes à présenter la religion notamment comme une réponse à des préoccupations propres à un *âge,* à un *sexe,* à un *pays,* à une *classe sociale,* à une *profession,* à un *milieu religieux,* à une *époque.* Or, nous voyons à présent qu'en allant à la rencontre d'un *désir de nos auditeurs,* nous allions du même pas au-devant d'un *désir de Dieu.* Cela nous invite à le prendre davantage encore en considération. Pour bien faire, il faudrait tenir compte aussi des *grâces* par lesquelles, dans l'ordre surnaturel, Dieu précise ses vues sur les âmes. Mais cela regarde surtout le directeur de conscience. Pas exclusivement pourtant. Car la Providence prépare chaque génération à sa tâche spéciale par des grâces plus ou moins collectives qui n'échappent point à l'observateur spirituel.

En conséquence, l'enseignement fera une part *de plus en plus large, à mesure que les différenciations naturelles s'accentuent et que la formation profane se spécialise,* aux préoccupations propres au sexe, à la classe sociale, au milieu professionnel, intellectuel, religieux, national... De la sorte, l'élève qui, de plus en plus, est attiré par un type d'humanité : médecin, avocat, instituteur, commerçant, ouvrier qualifié, ou mère, ou encore prêtre et missionnaire, s'habituera au cours de religion à considérer en catholique sa carrière et sa vie future. La sainteté pour lui ne restera pas une vague utopie ou une illusion d'enfant, elle prendra corps et apparaîtra réaliste dans ses exigences, comme aussi fascinante dans les modèles de médecins, d'avocats, de mères, dressés devant la jeune imagination. Si l'on procède ainsi, il y a espoir que les adultes qu'ils seront bientôt, ne seront point des personnalités à compartiments : médecin *et*

catholique, mère *et* chrétienne,... mais au contraire des enfants de l'Eglise tout d'une pièce : médecin catholique, mère chrétienne...

Mais on objecte. A procéder de la sorte, ne court-on point le risque de réduire le grand message du Seigneur à quelques leçons de morale professionnelle ? Non, pas plus que saint Paul n'est tombé dans le « moralisme » pour avoir distingué, dans la partie pastorale de ses épîtres, à l'intention des diverses catégories de chrétiens, les conséquences ascétiques du dogme qu'il venait d'enseigner. Bien plus, c'est parce qu'il eut ce souci de transformer la vie concrète d'un chacun, que le grand Apôtre exposa le dogme lui-même d'une manière prenante, annonciatrice de son importance vitale. Déformer le dogme chrétien pour former des ouvriers ou des patrons apôtres ou de saintes mamans, que non ! Mais bien plutôt renoncer au morcellement par lequel les théologiens doivent sans doute passer afin d'éprouver les concepts et de promouvoir chaque discipline, pour ramener souvent les jeunes gens devant le plan magnifique de Dieu qui réserve, dans l'Eglise, un rôle important et spécial à chacun d'eux. Dans un cours qui, sans en rester aux métaphores, mettra spécialement en relief la doctrine du Corps mystique, le plan de la Sainte Trinité sera présenté sans déformation, le dogme exposé d'une manière qui touche les auditeurs, la morale et l'ascèse justifiées et révélées dans toute leur signification ([17]). Car notre but n'est point d'enseigner une morale purement naturelle.

Sans doute, le professeur de religion devra-t-il tenir compte de la possibilité de diverses vocations chez ses élèves et ne pas s'en tenir à un type de chrétiens. Mais cette possibilité est déjà limitée par le genre d'études : humanités anciennes, humanités modernes, écoles normales, écoles professionnelles... En conséquence, le professeur pourra contribuer, dans une large mesure, à diriger le dynamisme surnaturel de ses disciples.

(17) On trouvera sur ce sujet des idées intéressantes chez J. Lindworsky, S. I., *Psychologie der Aszese*, Fribourg, Herder, 1935, spécialement pp. 82-87. — Je dois au R. P. Reypens d'avoir eu l'attention attirée sur cet ouvrage dont il fit un exposé enrichi de réflexions personnelles. — Il m'a été impossible au cours de ces pages de dire ce que je devais à d'anciens maîtres ou à des confrères. Qu'ils veuillent trouver *ici l'expression de ma gratitude. Je regrette de devoir me* borner à ces remerciements anonymes. La discrétion de leur charité y trouvera une

Remarquons de plus qu'en les aidant à trouver leur fonction dans le Corps mystique, le maître leur montre leur idéal de sainteté *personnelle* et, inséparablement, leur idéal *social* et *apostolique*. Dans ces conditions, l'Action catholique n'apparaîtra point comme du surérogatoire mais comme l'activité normale du membre vivant de Jésus-Christ.

Alors le professeur de religion aura rempli toute sa mission. Il pourra s'effacer, sachant que le dépôt de la foi sera non seulement fidèlement gardé mais encore contemplé et approfondi comme un message d'amour. Ils s'en iront à présent, ces jeunes gens, emportant dans leur cœur le Christ comme une personne aimable qu'ils connaissent trop pour qu'il leur soit possible de ne point l'aimer et pas assez pour que leur amour puisse se résigner à ne pas le chercher davantage. Ils le chercheront sous la conduite de l'Esprit-Saint et contribueront ainsi, dans un monde menacé par l'athéisme ou le panthéisme, à une manifestation plus éclatante des vérités chrétiennes, de celles surtout dont notre époque a le plus besoin. Or, depuis la guerre, si les relations internationales s'intensifient, les particularismes racistes s'exaspèrent, situation qui oblige l'Église à la fois à sauvegarder l'*esprit catholique* et à veiller dans son apostolat à une *adaptation* plus respectueuse du rôle particulier réservé par la Providence à tel pays ou à telle race. Partout aussi, l'intérêt se porte aux problèmes *sociaux* ; on réclame un humanisme plus social et regrette que l'enseignement religieux ait trop souvent délaissé ce point de vue. Sur le terrain religieux, l'Eglise est menacée, non pas tant par des hérésies particulières que par des *systèmes* fermés au surnaturel ; ce n'est pas en réfutant quelques thèses isolées qu'on gagnera ces masses fascinées par une *Weltanschauung* raciste ou communiste ; ce sera plutôt en opposant à ces conceptions étrangères cette *présentation synthétique du plan divin* que saint Paul ne pouvait esquisser sans s'abandonner à des transports d'actions de grâces. A l'*intérieur* de l'Eglise elle-même, d'*autres nécessités* se font jour : développer chez tous les fidèles l'esprit conquérant et, en même temps, spécialiser l'apostolat, montrer le fondement surnaturel de la morale chrétienne discutée ou rejetée avec cynisme par les adversaires, donner aux chrétiens accablés ou persécutés une conscience vive de leur union au Christ qui a triomphé du monde. Point n'est besoin, croyons-nous, de mon-

**trer l'apport de la doctrine du Corps mystique à la solution** de ces difficultés et problèmes. Aussi n'est-il pas étonnant que l'Esprit-Saint la rende attrayante au cœur du petit gamin qu'une catéchiste zélée a tiré d'une banlieue rouge, au jeune ouvrier qui a désormais conscience de sa dignité de fils de Dieu et de sa mission, aux jeunes époux qui vont offrir à Dieu une collaboration généreuse pour l'épanouissement du Corps mystique, au prêtre qui veillera à sauvegarder l'unité contre tous les particularismes : « Parce qu'il n'y a qu'un seul pain, nous formons tous un seul corps, puisque tous nous participons à ce même pain » (18).

Communiquer aux âmes la parole de Dieu de telle façon que leur vie contribue à l'édification du Corps mystique et à une manifestation plus grandiose de ce message d'amour, tel est, en définitive, l'idéal du professeur de religion. En ces âmes, le dynamisme surnaturel aura triomphé des obstacles, conquis toute la personnalité et, par elle, gagnera le milieu. Parce que plus unis à Dieu, ces chrétiens seront un peu ce que sont les mystiques à un degré éminent : *cooperatores Dei in aedificationem totius Corporis.*

## II. LES MÉTHODES MODERNES ET L'ÉCONOMIE DE LA RÉDEMPTION.

Nous venons d'assister à la « récapitulation » de tous les intérêts humains dans le dynamisme surnaturel. Une telle réalisation suppose que la volonté se trouve en présence de valeurs hiérarchisées et, aidée par la grâce, y tende suivant l'ordre. Elle requiert aussi que *toutes les facultés collaborent* de plus en plus dans la poursuite de ces biens. De cette dernière nécessité résulte pour le catéchète non seulement le devoir de montrer l'accord de la religion avec les soucis noblement humains et d'établir une échelle des valeurs, mais encore l'obligation de gagner toutes les facultés, de les unifier sous un idéal unique. Or, dans ce travail d'unification, disions-nous en passant, les *méthodes d'enseignement* peuvent, à côté de l'ascèse, de la prière et de l'Eucharistie, jouer un rôle important (19).

Se contenter d'une présentation abstraite, c'est — nous l'a-

(18) I *Cor.*, X, 17, traduction du P. Prat (*La théologie de saint Paul*, 20e éd., Paris, Beauchesne, 1933, II, p. 425).

(19) Voir p. 290.

vons vu dans l'article précédent [20] — exposer la valeur à passer inaperçue au regard du « moi profond », à être mal reçue par les facultés inférieures et bientôt entièrement négligée. Ce danger est d'autant moins chimérique quand il s'agit de valeurs religieuses que — nous le notions plus haut [21] — le dynamisme surnaturel est combattu. Il y a la lutte entre l'esprit et la chair et, si l'esprit triomphe, c'est souvent pour se complaire en lui-même, se préférer à Dieu et aux autres hommes. Bref : *attrait de la matière, séparation d'avec Dieu, division d'avec les autres hommes.* Qui niera que ces écueils sont particulièrement redoutables en ce temps de *matérialisme,* d'*athéisme,* de *particularisme raciste* ?

Or, le mode choisi par Dieu pour nous communiquer son message apparaît précisément comme un remède à ces trois maux. C'est donc pour nous un devoir de mettre spécialement en relief le fait de l'Incarnation, de recourir aux méthodes d'enseignement vers lesquelles dérive plus abondamment son influx parce qu'elles sont plus conformes à l'économie générale de la Rédemption : « C'est, écrit Bossuet, une loi établie pour tous les mystères du christianisme qu'en passant à l'intelligence, ils se doivent premièrement présenter aux sens, et il l'a fallu de cette sorte pour honorer celui qui étant invisible par sa nature a voulu paraître pour l'amour de nous sous une forme sensible » [22]. Examinons quelques-unes de ces méthodes.

1. *Etude de la personne de Jésus-Christ.* — Sur le plan naturel, c'est agir en psychologue de présenter une doctrine ou un idéal moral concrété dans une personnalité qui en fut pénétrée jusqu'à en vivre. La doctrine apparaît alors en un raccourci saisissant et elle se pare des attraits du héros qui en a vécu. Devant un tel objet, toutes les facultés réagissent et s'*unissent* dans une aspiration commune vers ce but unique. Les racistes l'ont parfaitement compris. Hitler déclare qu'il faut choisir les plus grands noms de l'histoire allemande, « les mettre particulièrement en lumière et appeler sur eux l'attention de la jeunesse avec assez d'insistance pour qu'ils deviennent les piliers d'un

(20) Voir *Nouvelle Revue Théologique,* janvier 1939, pp. 34-38.
(21) Voir p. 284.
(22) Cité par Dom Marmion, *Le Christ dans ses mystères,* Abbaye de Maredsous, 1930, p. 24.

inébranlable sentiment national » (23). Les hommes marquants, tel Frédéric le Grand, ne jouent pas un moindre rôle dans le *Mythe* (24).

En dépit de la communion dans l'humanité dont on ne doit pas faire abstraction, on peut dire pourtant *grosso modo* que l'influence de ces héros profanes est, malgré tout, restreinte. Sans doute, ces modèles peuvent-ils polariser nos forces dispersées ou ignorées — et ce capital d'énergie est souvent plus grand qu'on ne le soupçonne au premier regard. Mais parce qu'ils ne communiquent point de forces nouvelles, il arrive qu'ils provoquent le découragement autant qu'ils excitent l'admiration. Un Goethe ou un Napoléon sont, à certains points de vue, de telles réussites de l'humanité qui ont exigé des dons exceptionnels et un concours unique de circonstances qu'on n'est guère tenté de les imiter. On l'est d'autant moins que leur action s'affaiblit à mesure que le temps nous éloigne d'eux. Ils appartiennent au passé.

Il peut paraître paradoxal que le Christ qui l'emporte infiniment par les qualités du cœur et de l'esprit sur tous les génies soit, au contraire, toujours suivi d'une foule d'amis et d'imitateurs. C'est que, modèle de la sainteté, il en est aussi la *source*. Le contact avec son humanité, et les *mystères* opérés en elle, nous donne de participer à sa qualité de Fils et à sa nature divine (25).

Quant à la question de savoir si le Christ *veut* nous associer à ses mystères, elle ne doit plus être posée. C'est en qualité de chef de l'Eglise qu'il les a tous vécus. Nous lui étions présents, nous ne faisions qu'un avec lui dans ses mystères, témoignages d'amour filial envers le Père et de sollicitude de frère aîné envers les hommes. « Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Je te suis plus ami que tel et tel ; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans

(23) *Mein Kampf*, trad. J. Gaudefroy-Demombynes et A. Calmettes, Paris, Nouvelles éditions latines, 1934, p. 425.

(24) A. Rosenberg, *op. cit.*, p. 680.

(25) *Verbum prout in principio erat apud Deum vivificat animas sicut agens principale* ; caro *tamen ejus et* mysteria *in ea patrata operantur instrumentaliter ad animae vitam* (S. Th. III, q. LXII, a. 5, ad 1), cité par Dom Marmion, *Le Christ, vie de l'âme* (Abbaye de Maredsous), p. 83.

le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint-Sacrement » (26).

« *Comme je suis prêt à faire...* ». Car, si dans leur durée matérielle, les mystères du Christ appartiennent au passé, les *dispositions* qui les ont inspirés perdurent. Anachronismes, si on les prend à la lettre, les tableautins des Primitifs qui associèrent à la vie de Jésus les donateurs et leurs contemporains, mais, en vérité, symboles d'une réalité profonde. *Jesus Christus heri et hodie : ipse et in saecula* (*Hebr.* XIII, 8). Avec les *états* du Christ, leur *vertu* demeure toujours actuelle : « Tout ce qui est en Jésus-Christ... est sanctifiant et s'imprime dans les âmes qui s'appliquent à Lui, si elles sont bien disposées... Ses vertus s'impriment chez ceux qui les contemplent... Ce que l'on peut faire en les regardant avec admiration, avec amour et avec complaisance » (27).

A cause du rôle sanctificateur de Celui qui en est l'*objet*, la contemplation du Christ est autrement efficace que celle d'un héros profane. Elle l'est aussi parce qu'il n'y a pas seulement, chez le *sujet*, unification harmonieuse mais aussi *surélévation* des facultés. Le Christ ne lui est pas étranger, il habite en lui : *Christum habitare per fidem in cordibus vestris* (*Ephes.*, III, 17) ; « ... tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé ». La foi vive a disposé l'âme à contempler le Christ « comme un autre nous-même » et le baptême l'a préparée à participer aux états du Christ : *praedestinavit nos conformes fieri...*

Dans cette perspective, nous sommes à même de mieux apprécier combien sont *conformes* à l'économie générale de la Rédemption les méthodes recommandées à juste titre par la catéchèse moderne et quel *supplément d'efficacité* elles reçoivent dans le plan surnaturel. Maniées par un homme intérieur, elles font bénéficier l'âme des avantages d'une contemplation de plus en plus spirituelle.

C'est, à un degré élémentaire, la *contemplation sensible ou imaginaire* que ménagent les méthodes intuitives ou historiques (récit vivant de l'Évangile, tableaux, projections). Une telle

(26) Pascal, *Pensées*, éd. Brunsvicg, 553.
(27) L. Lallemant, S. I., *La doctrine spirituelle*, éd. A. Pottier, S. I., Paris, Téqui, 1936, pp. 511-512.

contemplation engendre normalement des dispositions affectives (28) ; mais ici le mécanisme naturel est renforcé par une vertu supérieure ; sous l'action de la grâce, ce sera un amour surnaturel plus grand que l'élève concevra pour le Christ, en même temps qu'il saisira plus aisément la doctrine présentée sous la forme intuitive qu'affectionnait Notre Seigneur.

Parce que l'Incarnation est pour nous un chemin vers l'invisible — *ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur* — on ne s'en tiendra point à une contemplation purement imaginaire. Il est arrivé parfois que les méthodes de l'école active et les procédés intuitifs ont été employés au détriment de la formation intellectuelle (29) ; un tel abus est aussi contraire à l'esprit chrétien que le rationalisme. Notre effort tendra à ce que, peu à peu, l'idée que nos élèves ont du Christ s'enrichisse d'associations intellectuelles tout en se chargeant d'une puissance de vie et d'action, de telle sorte que tout ce contenu intellectuel et affectif accompagne désormais l'idée du Christ, non point dans la conscience claire, mais à l'état de riches virtualités. C'est vers cette « simplification enrichissante », vers cette contemplation intellectuelle d'ordre naturel que sera dirigée notre action (30). Alors, chacun de nos élèves pensera et parlera du Christ « comme s'il avait une sorte d'attachement personnel au Seigneur, ...comme s'il l'avait vu et connu, comme s'il avait vécu avec lui », selon le beau jugement porté par un ami protestant de Newman sur un auteur catholique (31).

Comment poursuivre cet idéal ? A travers le tableau, à travers le mystère passager, l'âme doit, avec l'aide de l'Esprit-Saint, pénétrer progressivement jusqu'aux dispositions profondes du Christ, pour mieux *comprendre* sa personnalité et son message, mais aussi pour *sympathiser* avec ses états et y participer à son tour.

(28) Voir J. Maréchal, S. I., art. *Application des sens,* dans *Dictionnaire de Spiritualité.*

(29) Voir J. A. Jungmann, *Die Frohbotschaft,* Regensbourg, Pustet, 1936, p. 144.

(30) Voir J. Maréchal, S. I., *Psychologie des mystiques,* 2e éd., dans *Museum Lessianum,* Bruxelles, Édition Universelle, 1938, pp. 203-205.

**(31) Cité par P. Buysse, *Jésus devant la critique,* 3e éd., Paris-Bruxelles, Desclée De Brouwer et Cie, 1929, p. 79.**

C'est à cette *utilisation simultanée et harmonieuse des ressources de la pédagogie naturelle et de la grâce* que tendent décidément, chez les *enfants*, les leçons de catéchisme dont un schème fréquent comprend un appel à l'intuition, un développement doctrinal, l'approfondissement d'un sentiment, une prière, un projet de résolution.

C'est dans la même direction que va le cours de religion chez les *adolescents* quand il met l'accent sur l'approfondissement psychologique (*Psychologische Vertiefung*), sur la nécessité de « réaliser » l'enseignement (*Erlebnisunterricht*). Ici encore les méthodes naturelles, l'appel à l'activité esthétique, apparaissent comme une *préparation à l'action de l'Esprit-Saint.* On l'a dit en parlant de l'artiste créateur et on pourrait le répéter, en un certain sens, de l'observateur attentif : « De sa nature, l'art tend à rejoindre la prière, car il met en mouvement le *même mécanisme psychologique* dont la grâce se sert pour nous élever à prier » (32). On se rappelle aussi l'idéal que M. Denis fixait à la peinture religieuse : « Son idéal, écrivait-il, doit être d'inciter à la prière, de rapprocher l'âme de Dieu » (33).

Evoquer la personnalité de Jésus-Christ, comme l'a fait Mgr Bougaud, en mettant en relief ses dispositions intimes, analyser des tableaux suggestifs, lire des poésies religieuses, conduire les adolescents à un « Mystère », bref, recourir à l'activité esthétique et poétique, ce n'est donc pas seulement éveiller habilement un intérêt naturel pour le Seigneur, c'est encore préparer la *voie providentielle* pour que, sous l'action de l'Esprit-Saint, Jésus-Christ devienne pour ces jeunes chrétiens une *réalité*, un idéal dont ils reproduiront les dispositions intimes.

Que l'action de l'Esprit-Saint qui communique à ces méthodes une vertu nouvelle ne soit pas d'ordinaire perceptible, ce n'est point, on le sait, une objection contre sa réalité. D'ailleurs, il suffit de s'être occupé d'enfants ou d'adolescents pour savoir qu'elle affleure parfois à la conscience : *pax et gaudium in Spiritu Sancto.* Au reste, notre rôle s'arrête en-deça de ces touches intimes. Si le Seigneur veut aller plus loin, tout est prêt.

2. *Etude de la vie des saints.* — L'Incarnation, qui détache la

(32) P.-M. Léonard, art. *Art et Spiritualité*, dans *Dictionnaire de spiritualité.*

(33) Voir *Nouvelle Revue Théologique*, janvier 1939, p. 56.

créature de la matière pour l'unir à Dieu, a resserré aussi les liens de la famille humaine. Dans le Corps mystique, il n'y a point place pour une sainteté individualiste ; chacun, en se sanctifiant personnellement, remplit une fonction sociale. Mais parmi les membres du Christ, il en est certains dont le rôle est plus éclatant : la *Vierge* dont la médiation est de plus en plus enseignée à mesure que se répand davantage la doctrine du Corps mystique, les *saints*, les *grands chrétiens*.

Nous avons dit la place importante qu'occupent dans la catéchèse moderne les biographies des saints ou des catholiques marquants. Nous voudrions à présent montrer brièvement comment cette méthode rentre dans l'économie de la Rédemption, dès lors que Dieu associait l'homme à l'œuvre du salut de ses frères.

Les saints ne sont point seulement les représentants d'une humanité supérieure, modèles idéaux d'une vie chrétienne généreusement menée dans une carrière déterminée ; ils montrent la voie, oui, mais ils aident aussi à y marcher.

Quand donc la catéchèse insiste pour qu'on présente des saints ou saintes qui, par l'*âge*, le *sexe*, la *profession* ou le *milieu social* sont tout proches des élèves, elle va une fois de plus à la rencontre d'un intérêt naturel. Mais elle fait davantage ; elle achemine les âmes vers des protecteurs dont la puissance d'intercession leur est spécialement utile. Ces saints se sont sanctifiés dans des circonstances semblables, ils ont possédé des *dispositions* que leurs protégés doivent revêtir à leur tour. Or, ceux qui ont reproduit excellemment certains *états* du Christ participent aussi à leur *vertu* sanctifiante.

Même harmonie entre le procédé pédagogique et les desseins de la Providence quand on raconte aux enfants de préférence l'histoire des saints de leur *pays* ou de leur *race*, à condition toutefois que la glorification du saint ne dégénère pas en une exaltation du compatriote. Pratiqué sans exclusivisme, le culte spécial des saints et des sanctuaires nationaux — prôné par la *Heimatschule* — répond à une tradition de l'Eglise, fondée sur la croyance en une intervention plus efficace. Le culte des martyrs n'avait-il pas au début de l'Eglise un caractère familial tout comme celui des morts dans l'antiquité ? « C'était pour chaque communauté, dit le P. Delehaye, une série d'anniver-

saires de famille » (34). Sans devoir leur célébrité à une assimilation aux héros locaux, les martyrs devaient bientôt les supplanter dans la vie de la cité. Il est intéressant pour nous de voir l'influence qu'ils exercèrent quand, lors de l'effondrement de l'empire romain, la Gaule et l'Espagne, « forcées de se défendre et de se suffire, se remettaient en possession d'elles-mêmes. Le culte des saints locaux, écrit G. Boissier, fut une des formes de ce réveil national ; ils jouèrent, dans cette crise, le rôle des anciennes divinités topiques qui étaient l'âme de la cité... Dès qu'un danger les menace, nous voyons les villes se serrer autour de leur saint... » (35). C'est donc providentiellement qu'est remis en spécial honneur le culte des saints du pays en un temps où un autre réveil national, enjambant vingt siècles, veut retourner aux héros païens.

Docile encore à l'action de l'Esprit-Saint la catéchèse quand elle s'attache surtout aux saints de *notre temps* ou à ceux dont la vie et l'enseignement renferment des leçons particulièrement nécessaires à notre époque. Par les miracles qu'il accorde à leur intercession, Dieu montre sa volonté de nous voir suivre leur exemple et recourir à leur intercession. Parmi ces âmes élues, il en est une que Dieu a chargée d'une mission spéciale auprès de nous : sainte Thérèse de Lisieux. Le culte de cette apôtre vraiment catholique, établi aussi bien dans les pauvres églises des Alpes autrichiennes et dans les chapelles des missions que dans les sanctuaires de nos grandes villes est comme une affirmation nouvelle de la *catholicité d'une seule et même Eglise* que les particularismes ne diviseront point. Sainte Thérèse apprend de plus aux hommes à chercher la sainteté dans l'accomplissement filial de la tâche qui leur est fixée par Dieu dans le *Corps mystique*. Car c'est bien dans la doctrine du Corps mystique — comme elle l'expose en des pages du plus pur lyrisme — qu'elle trouva définitivement sa voie vers la sainteté. Par-dessus tout, elle enseigne aux chrétiens accablés ou persécutés à trouver dans leur titre de fils le fondement d'une *confiance* invincible en l'amour de Dieu.

(34) H. Delehaye, S. I., *Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1912, p. 110.

(35) G. Boissier, *La fin du paganisme*, 6e éd., Paris, Hachette, 1909, II, pp. 124-125.

3. *Liturgie : culte et sacrements.* — Lorsque les catéchètes remirent en honneur les méthodes « vivantes et intégrales » comme ils aimaient à les appeler, ils furent frappés de la valeur éducative de la liturgie (36). L'idée s'y trouve présentée dans un fait, l'esprit incarné dans une matière : symbolisme conforme à la nature humaine comme au plan général de la Rédemption. Bien plus, toutes les méthodes qu'ils affectionnent semblent s'y être donné rendez-vous : méthodes historique, intuitive, expérimentale (Erlebnisunterricht), active, *Heimatschule.* Indépendamment même de son efficacité surnaturelle, la liturgie apparaissait ainsi comme un milieu éducatif de première importance.

Nous n'avons nullement la prétention de rappeler en quelques lignes toutes les ressources *naturelles* de la liturgie. Des auteurs compétents, chez nous — on ne peut s'empêcher de citer les noms de Dom G. Lefebvre, de Dom François — et à l'étranger (Bopp, de Jong, Gatterer, Ellard...), ont consacré à ce sujet des ouvrages estimés ou des chapitres. Ils ont parlé de l'enseignement occasionnel que ménageait le cycle liturgique, de l'usage du missel durant les répétitions de catéchisme, de l'influence des chants religieux, de la possibilité quasi-illimitée d'applications qu'offre la liturgie à l'école active... Nous plaçant surtout au point de vue de l'enseignement qui fut adopté dans ces articles, nous voudrions seulement souligner *trois fonctions* que la liturgie y remplit ou devrait y remplir.

Tout d'abord, elle devrait être la *messagère du dogme des sacrements.* Paradoxe inouï, la section de nos manuels consacrée aux sacrements est souvent une des plus sèches et le vocabulaire abstrait s'y est installé comme dans une redoute inexpugnable : matière, forme, ministre, sujet, conditions de validité, de licéité... Comme il serait préférable de replacer le sacrement dans son cadre symbolique et de dégager la doctrine des cérémonies (37) ! Et pourquoi, là où la chose est possible, l'étude ne serait-elle pas suivie de l'assistance à la collation

(36) Nous ne restreignons point le sens de ce mot aux seules cérémonies extérieures.

(37) Voir l'heureuse réalisation du chan. C r o e g a e r t, *Les cérémonies du baptême et de la confirmation* (Lophem, Apostolat Liturgique, 1930). — Pour un exposé scolaire des mêmes sacrements, voir les intéressantes leçons du P. N i m a l, parues dans la *Revue belge de pédagogie* (avril-juin 1938).

du sacrement ou, tout au moins, de la projection d'un film fixe (38) ? L'exposé prendra un tour plus synthétique chez les aînés qui ont déjà pris connaissance du rituel (39). L'activité esthétique ne doit pas être négligée pour autant. Ne serait-il pas opportun d'analyser des poésies ou quelques tableaux de maîtres qui, d'une manière suggestive, ont interprété les principaux moments des sacrements (40) ?

Sans parler des centres d'intérêt temporaires que la liturgie présente, elle joue un *rôle unificateur*. Chez les *enfants*, l'enseignement du catéchisme et de l'Histoire sainte est mis aujourd'hui de plus en plus en corrélation avec le cycle liturgique. L'unification atteint un degré supérieur quand l'enseignement est, sans artifice, dominé par la pensée de l'Eucharistie. C'est la force de la Croisade Eucharistique de présenter Jésus-Christ, l'Evangile, la spiritualité, un programme apostolique, dans une perspective unique, celle de l'autel (41). Si un souci exagéré d'harmonie liturgique contrarie l'exposé plus systématique nécessaire dans les *classes supérieures*, on habituera du moins les jeunes à retrouver dans la messe le résumé de toute leur religion (42) et on leur fera comprendre que toute leur vie chrétienne, personnelle et sociale, doit, en quelque sorte, s'unifier dans l'oblation du Saint-Sacrifice en union avec le prêtre. Cette conception deviendra, pensons-nous, plus familière aux collégiens qui utiliserons le merveilleux petit livre de méditations dialoguées publié récemment par le P. Haas sous le titre *Sacrificium nostrum* (43) et aux jeunes ouvriers qui se serviront du missel, bien connu déjà, de la J.O.C. française.

Par son symbolisme, sa beauté, le choix des textes et des chants, la liturgie contribue aussi puissamment à reproduire

(38) La firme Schumacher a composé une série remarquable de films fixes sur les sacrements.

(39) On trouvera des suggestions dans le très intéressant article du chan. Vieujean, *Comment prêcher les sacrements ?*, dans *Revue ecclésiastique de Liége*, t. XXVII (1935-1936), pp. 149-162.

(40) La maison Laurens (Paris) a publié des volumes sur les sacrements dans l'art et la littérature.

(41) Voir le remarquable ouvrage de A. Poulin, S. I. et J. Laramée, S. I., *Une école de formation*, Montréal, Secrétariat de la Croisade Eucharistique, 1937.

(42) Voir : Chan. Glorieux, *Le Christ et sa religion*, Paris, J.O.C., 1937, pp. 191-203, *Pour résumer avec le Christ.*

(43) J. P. Haas, S. I., *Sacrificium nostrum*. Méditations dialoguées sur la messe pour les collèges, Paris-Tournai, Casterman, 1938.

les *dispositions* d'âme que commandent les mystères de la vie de Jésus et surtout le sacrifice de la messe. Si l'étude vivante de la Bible, du Christ et des saints peut être une excellente préparation à la vie liturgique, par ailleurs, son action psychologique se trouve renforcée, même du point de vue naturel, si ces contemplations s'harmonisent avec le cycle temporal ou sanctoral.

Mais le titre principal qu'a la liturgie à notre attachement est son *efficacité surnaturelle*. Ici il ne faut plus parler seulement d'harmonie avec l'économie de la Rédemption ; c'est en vérité l'Incarnation continuée. C'est l'action du Seigneur, c'est la prière de l'Eglise, qui transforme les hommes en d'autres christs, communiquant aux âmes la *vie* du Sauveur et ses divers *états*.

Cette action du Christ est particulièrement puissante dans l'Eucharistie. De même que l'Eucharistie, considérée du point de vue didactique, est comme un résumé de la religion et un centre d'intérêt, ainsi apparaît-elle, dans l'ordre de la grâce, comme la source de la valeur et de la perfection des autres sacrements et moyens de salut. C'est en elle surtout que le monde moderne trouve les fruits de l'Incarnation dont il a tant besoin. Le Christ revient sur l'autel pour racheter l'homme, l'*arracher à la matière* et faire triompher en lui le dynamisme surnaturel : *munera tua nos, Deus, a delectationibus terrenis expediant et caelestibus semper instaurent alimentis* (4e dim. après l'Epiphanie), pour lui communiquer les dispositions de l'*offrande filiale* et le mener au Père : *haec hostiarum oblatio nosmetipsos, tua gratia largiente, tibi faciat munus aeternum* (messe de Marie Médiatrice), pour l'*unir aux autres hommes en lui-même* : *da mihi Corpus unigeniti Filii tui, sic suscipere ut corpori suo mystico merear incorporari* (S. Thomas). Le sacrifice de la messe apparaît ainsi comme le grand remède aux misères de notre temps : matérialisme, athéisme, particularisme. « Le Saint-Esprit ne manque jamais d'inspirer à l'Eglise les tactiques salutaires. On le voit bien à notre époque, que l'on peut très bien qualifier d'eucharistique » (44). Mais notons-le,

(44) L. De Coninck, S. I., *Comment ramener les foules chrétiennes à la Messe ?*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, LXIV (1937), p. 856. Tout l'article est à étudier.

le sacrifice si nécessaire au salut du monde, le Christ ne l'offre pas seul ; tous les chrétiens sont co-rédempteurs. Unis au Christ et unis comme membres vivants et actifs du Corps mystique, ils trouvent dans le *sacrement de l'unité*, dans la messe en particulier, le secret de la sainteté personnelle, mais aussi l'occasion d'exercer un apostolat unique et l'aliment d'un zèle toujours plus grand : *ut unum sint*. L'on comprend dès lors pourquoi il importe tant que, dans nos collèges, les jeunes prennent finalement conscience de leur rôle quand, avec le prêtre, ils offrent le Christ pour sauver le monde moderne. L'on comprend aussi pourquoi une des tâches essentielles de l'apôtre soit de ramener les foules à une participation active au Saint-Sacrifice. L'on comprend que l'autorité ecclésiastique se plaise à considérer la Croisade Eucharistique comme une école d'*Action catholique*. Quand on apprend les merveilles de générosité de certains jocistes ou préjocistes, on ne peut s'empêcher de croire qu'il y a chez les enfants et, notamment, chez les fils bien-aimés de la classe ouvrière, d'immenses possibilités de sainteté et de zèle, qui restent toujours à l'état de virtualités, faute d'avoir été exploitées. Puissions-nous voir bientôt la Croisade Eucharistique s'installer dans toutes les paroisses ! Quels auxiliaires seront pour nous les croisés dans notre campagne pour la messe du dimanche ! Dieu compte peut-être sur beaucoup de ces enfants pour lui ramener des parents endurcis.

4. *Action catholique.* — La catéchèse d'après-guerre, tout comme la pédagogie en général, a pris en considération le besoin d'agir des jeunes. Elle sait parfaitement que l'enfant est mouvement, et que les transformations biologiques, le dynamisme de l'amour, le désir de devenir une personnalité poussent l'adolescent à agir pour dépasser ce qu'il est présentement. Elle n'ignore pas non plus que ces dispositions sont spécialement prononcées dans la jeunesse d'aujourd'hui, si prononcées même qu'il y aurait lieu, comme on l'a écrit, « de départager ce qui est action et ce qui est agitation » (45).

Mais plutôt que de discuter sur des questions de frontières, voyons comment, ici encore, la grâce s'empare de cette tendance naturelle. Si l'action est un besoin de l'homme, elle est

(45) A. Poulin et J. Laramée, *op. laud.*, p. 7.

aussi, sous ses deux aspects *personnel* et *social*, une nécessité du Corps mystique. Être membre vivant du Christ, au sens plein du mot, c'est voir, juger, agir en toutes circonstances comme le Christ l'eût fait à notre place, comme le Christ veut le faire en nous et avec nous pour sa gloire : *quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi.* Mais parce que l'humanité du Christ fut comme l'*instrument* de sa divinité, notre assimilation progressive au Seigneur comportera aussi une participation de plus en plus large à la fonction instrumentale de son humanité pour la gloire du Père et la rédemption des âmes. Action personnelle et action sociale, action spécialisée et action nécessaire à tous les degrés de la hiérarchie.

Cette Action catholique, cette collaboration intime du chrétien avec son Dieu, tout notre cours s'est efforcé de la préparer et de la faire exercer déjà, en s'adressant à toutes les facultés, à tout l'homme et en insistant sur le rôle particulier de chaque chrétien dans le Corps mystique.

### Conclusions.

Dans notre *premier* article, nous avons tâché de rencontrer les préoccupations coutumières de la jeunesse moderne. Nous avons lu dans son regard une volonté ardente de bonheur ; nous l'avons vue cette jeunesse frissonner lors de l'exécution de l'hymne national, rêver à une carrière ou à un beau métier, se presser autour des tribuns qui clamaient les revendications communistes ou racistes ; chez les aînés nous avons deviné la volonté mystérieuse de se survivre en d'autres. Tous ces objets d'intérêt, c'était une porte que ces jeunes nous ouvraient... *et que Dieu nous ouvrait.* Nous venons de nous en apercevoir. Et voici qu'à présent nous découvrons, plus profond que tous les autres désirs, un « intérêt » pour Dieu-même, un intérêt qui est aussi un appel parce qu'il vient de Dieu comme il va à Dieu. Appel du Père, du Sauveur, de l'Esprit Sanctificateur. Nos élèves sont temples de l'Esprit-Saint, rachetés, fils de Dieu. Ils sont donc susceptibles de s'intéresser non seulement aux valeurs qui sont comme à la périphérie de notre religion, mais à l'essence même : *praedestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Nous veillerons — c'est là notre tâche — à ce que le dynamisme surnaturel commande et unifie tous leurs « intérêts » légitimes,

de telle sorte que toutes leurs démarches personnelles, familiales, civiques, religieuses, soient celles de fils de Dieu : *ambulate sicut filii lucis.*

C'est le problème de la *manière de présenter* les valeurs religieuses qui nous a retenus dans notre *deuxième* article. Nous avons vu qu'il serait dangereux de s'obstiner dans des méthodes rationalistes pour éviter les excès modernistes. Nous avons compris que, tout en insistant sur le rôle de l'esprit, il fallait faire appel à toutes les facultés. C'est dans cette voie que nous nous sommes engagés. Or, au bout de ce chemin, qui trouvons-nous maintenant ? Une fois encore, Dieu, le Christ qui nous donne toutes les richesses de son Incarnation pour reproduire, sous sa direction, ses traits dans les cœurs des jeunes. Dans sa Providence ordinaire, Dieu ne dispense pas l'enseignement de la religion de l'adaptation nécessaire à tout enseignement, mais, cette adaptation réalisée, il sait communiquer à ces méthodes humaines une vertu divine, et c'est sur cette efficacité nouvelle que se fondent surtout nos espérances.

Cette puissante collaboration de Dieu à la formation religieuse des jeunes doit être l'objet d'une conviction profonde, d'une foi, pour les éducateurs qui aujourd'hui sont tentés « d'accuser sans discrétion le malheur des temps. Se sentent-ils impuissants en face de ce grand mal ? — C'est, dit le P. de Grandmaison, qu'ils oublient, ou comptent pour trop peu une force immense... : la grâce de Jésus-Christ. Dans ce monde ennemi de Dieu le levain évangélique est au travail, et il a fait lever de plus lourdes pâtes. Ses miracles dans le passé et dans le présent sont un sûr garant de son efficience » (46).

Aussi s'égarerait-on si on tâchait de résoudre le problème de l'enseignement religieux, en réduisant les exigences. La jeunesse va à celui qui lui demande beaucoup ; la jeunesse moderne va de préférence à celui qui lui demande *tout.*

Notre idéal sera donc de former des chrétiens dont *toute* la vie sera pour le Christ : *vivo... iam non ego, vivit vero in me Christus.* En un temps où les cœurs, trop étroits, ne savent plus aimer l'humanité entière et, dans l'humanité et au-dessus d'elle, Dieu-même, ces fils de Dieu seront dans la vie — peut-être faut-il dire pour quelques privilégiés : dans la vie et dans la mort — les magnanimes témoins et dispensateurs de l'amour infini du Seigneur.

G. DELCUVE, S. I.

(46) L. de Grandmaison, *loc. laud.*, pp. 418-419.